

JEAN FERON  
**"La Métisse"**  
ROMAN CANADIEN INEDIT

L'OUVRAGE  
25  
COMPLET



"LE ROMAN CANADIEN"  
EDITIONS EDOUARD GARAND  
Montréal



# La métisse

Jean Féron



Éditions Édouard Garand, Montréal, 1923

Exporté de Wikisource le 12/12/2016

# LA MÉTISSE

Roman canadien inédit

par

**JEAN FÉRON**

Illustrations de A. Fournier, de S. LeFebvre  
et A. S. Brodeur



« LE ROMAN CANADIEN »

Éditions Édouard Garand

185, rue Sanguinet, 185

Montréal

Tous droits réservés  
1923

De cet ouvrage il a été tiré à part 16 exemplaires sur papier spécial ; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

---

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

Chapitre XXIX

Chapitre XXX

Chapitre XXXI

Chapitre XXXII

Chapitre XXXIII

Chapitre XXXIV

Chapitre XXXV

Chapitre XXXVI

Chapitre XXXVII

Chapitre XXXVIII

Chapitre XXXIX

Chapitre XL



# I

— Ohé, la Métisse !...

Le fermier, sorte de colosse à face rude et brutale, de la cour des étables a jeté cet appel.

. . . . .

Par flots vermeils le soleil levant déverse sa lumière matinale et gaie sur la belle province du Manitoba, l'aînée de l'Ouest Canadien. Sous les ondées lumineuses et tièdes la population animale de la ferme se réveille doucement, flaire largement à l'air embaumé de ce matin de juin, hume le brise fraîche, envahit, par groupes et peu à peu, toutes les parties de la cour. À pas lents et lourds des bestiaux s'approchent d'un abreuvoir, et, comme un cuivre bien frotté, leur poil roux reluit sous la rayure de pourpre obliquant de l'horizon de l'Est. D'autres, moins assoiffés, rasent l'herbe nouvelle qui pousse çà et là par touffes d'un vert tendre. Mais après ces lampées que la langue attire sous les dents gloutonnes ; ces bêtes, à leur tour iront humecter leur museau avant de partir pour le pré.

Parmi ces animaux paisibles des poules picorant se promènent suivies de leurs poussins ; dans les herbes tondues ou dans les graviers qu'elles raclent, ces poules cherchent et picotent les grains de blé ou d'avoine que les vents y ont



éparpillés.

Quel ravissant tableau dans ce décor de verdure fraîche et de lumière joyeuse ! Un coq, dressant soudain sa crête rouge, en clame le charme irrésistible d'un cocorico enroué fièrement lancé vers les firmaments clairs.

Par delà les étables, au Nord et à l'Est, des champs verdoient sous la levée neuve des grains dont les tiges jeunes, tout humides encore de la rosée de la nuit étincellent et rutilent comme un océan immense de perles et de rubis. Au loin, bordant cette féerie magique, des bois de tremble et de saule se dressent contre l'horizon haussant leur masse sombre jusqu'à l'azur du grand ciel. Et sous ce ciel glorieux des nuées d'oiseaux volent, et s'ébattent follement dans l'éblouissante vapeur de ce jour nouveau.

Au Sud, à deux arpents des étables, on peut distinguer, dans un fouillis de verdure riante, la petite maison du fermier. Elle est tout environnée de jeunes arbres aux feuilles naissantes, et les oiseaux qui passent dans le ciel descendent, s'arrêtent un moment sous la tendre ramure, sautent de branche en branche, roucoulent, gazouillent...

Tout rit, tout chante, tout se réjouit dans ce grandiose tableau de la nature miraculeuse que Dieu a voulu dessiner pour son serviteur, l'homme.

Et lui, l'homme, accoudé sur le bord du puits d'où il a tiré l'eau nécessaire à ses bêtes, semble jeter un regard vague, indifférent, sur toutes ces choses si belles, si rayonnantes, si réjouissantes. L'air morose, bourru, le fermier demeure immobile, attendant la réponse à son appel.

Comme cette réponse tarde, il répète :

— Holà, la Métisse !

Cette fois, de la maison une voix répond :

— Oui, oui, j'y vais !

Le fermier — Malcom MacSon — grogne quelques paroles incohérentes, tourne sur ses talons, et pénètre dans l'un des bâtiments.



## II

Au sein du bosquet qui enveloppe la blanche maisonnette, parmi des gazouillis et des roulades tombant du feuillage, on peut percevoir des voix menues et fraîches d'enfants, des petits rires cristallins qui s'égrènent ingénument, se mêlent avec une harmonie touchante à la fraîcheur du matin, au soleil, au ciel bleu.

Une voix plus douce, plus enfantine, plus mélodieuse, partant de sous la feuillée appelle :

— Joubert !

Une autre voix, enfantine aussi, mais avec déjà une façon de se vouloir donner une importance masculine, répond :

— France, je te vois !

Un petit homme, tout joufflu, tout rose, cheveux très blonds éparpillés au vent en boucles d'or, darde sous le feuillage sombre, parmi les arbres, au travers des herbes, des yeux clairs, scrutateurs, dont les naissants sourcils essayent un premier froncement, pour découvrir la cachette d'où part la voix qui appelle : Joubert !.

Tandis qu'il épie ainsi chaque arbrisseau, chaque brin d'herbe, les scrutant, attentif, l'œil au guet, un jeune éclat de rire part d'un buisson voisin, une fillette de quatre ans,

ravissante de fraîcheur et de grâce enfantine, jolie brunette rieuse qui secoue, avec un air mutin, sa petite tête et les boudins soyeux de ses cheveux châains, apparaît tout à coup et crie avec un rire heureux :

— Joubert !... Ah ! ah ! ah !... tu ne m'as pas trouvée !

La confusion du petit bonhomme, son irritation évidente de n'avoir pas à temps découvert la cachette, ses petites lèvres rouges qui se pincent de dépit, toute l'attitude de Joubert, à cet instant, augmente la gaieté espiègle de France.

Alors, le garçonnet, la mine un peu renfrognée, l'air boudeur, dit sur un ton qui semble péremptoire :

— À moi, France, maintenant. Ferme tes yeux !

La joyeuse fillette tourne aussitôt le dos aux arbres, abaisse ses paupières sur lesquelles elle pose gentiment deux petites menottes blanches, et dit :

— Va, Joubert... je ne vois plus !!

Le gamin retrouve dès lors son visage joyeux, il esquisse un sourire, et, courbé, à pas de loup, se détournant une, deux, trois fois, pour s'assurer que la fillette ne le trichera pas par un furtif et fugace coup d'œil dans la direction qu'il prend, il gagne un petit bouquet de saules touffus et s'y dérobe. Puis, de là, il lance de sa voix claire ce nom doux :

— France !

Toujours très riante, la fillette laisse tomber ses mains, ouvre de grands yeux bruns très mobiles, et du regard fouille à son tour l'abondante et riche végétation.

À cet instant, une voix de femme — celle qui a répondu tout

à l'heure à l'appel du fermier MacSon — part de la maison :

— France... Joubert... venez déjeuner, petits !

La voix résonne sous le bosquet avec un accent de maternelle tendresse. Mais comme les petits ne répondent pas tout de suite, la même voix appelle encore :

— Joubert ! France !

Alors la fillette s'écrie :

— Joubert, entends-tu ? Didine nous appelle...

— France, réplique la voix du garçonnet sortant des touffes vertes du voisinage, trouve-moi d'abord !

La petite fille éclate de rire, un rire moqueur, puis elle court au bouquet de saules, se penche, voit son petit frère et clame :

— Joubert... je t'ai trouvé !

Deux rires mutins se mêlent, et, la main dans la main, courant tous deux, les petits volent vers la maison, répétant :

— Didine, nous voilà !

— Nous voilà, Didine !

Dans la maison où ils pénètrent, essoufflés, leur frais minois ruisselant sous une légère couche de sueur, une jeune femme les reçoit dans ses bras et les embrasse tour à tour.



### III

La pièce dans laquelle viennent de pénétrer les deux enfants est la cuisine qui, tout à la fois, sert de salle à manger. Rien de luxueux, cela va sans dire ; mais tout y est d'une propreté éblouissante dans sa modestie et sa simplicité.

Dans un angle, le poêle, bien frotté au noir, reluit sous sa couche d'ébène. Au milieu de la pièce, une table carrée, recouverte d'une nappe bien blanche avec sa vaisselle immaculée et bien disposée, invite à s'y asseoir. Si cette table n'offre point le raffinement et la somptuosité des tables de richards, elle promet de donner le confort et la suffisance. On peut dire que, pour une table de fermier, elle a quelque chose de délicat dû, nul doute, à cette main de femme dont les doigts semblent posséder la magie de créer et d'harmoniser.

Cette femme, que nous venons d'entrevoir, se détache en une silhouette singulière. Sa vue frappe de suite l'étranger ; il la regarde attentivement comme avec une sorte de crainte mystérieuse. Cette physionomie imprévue semble l'étonner d'abord, le fasciner ensuite. Car cette femme ne ressemble à aucune autre femme par l'expression de sa figure. Elle apparaît comme une créature étrange et étrangère à ce monde. Elle repousse et attire tout à la fois. Il s'en dégage comme un fluide inconnu, mystérieux, qui inquiète. Ce n'est pas un monstre de



laideur, ce n'est pas une beauté éclatante. Ses yeux très noirs attachent, mais leur éclat, allié à l'expression vague, sinon froide, de ses traits, écarte. Ni méchanceté, ni hauteur, ni mépris ; mais un quelque chose d'incertain qui semble dire : « Ne m'approchez pas ! »

Néanmoins, dès qu'on est devenu familier avec cette figure immobile, ces grands yeux étincelants, immobiles aussi, qui vous regardent avec une fixité singulière, cette figure très ovale, très brune, presque cuivrée, aux traits raidis, avec des lèvres toujours pâles, sèches, qui se serrent l'une sur l'autre... figure qu'on croirait sculptée dans un bloc de bronze... on finit par découvrir, jaillissant des yeux arrondis, certains effluves si doux, si pleins de bonté, de compassion, de fidélité, qu'on en demeure tout impressionné. Et, plus tard, lorsque les deux lèvres minces et blêmes s'écartent légèrement pour exprimer un sourire, ce sourire a une grâce, il revêt un charme, il ébauche une caresse, qui efface de suite l'impression peu sympathique du premier abord.

Lorsque, tout à l'heure, nous avons dit « une jeune femme », nous n'avons pas voulu faire entendre qu'elle fût la maîtresse de la maison, c'est-à-dire la femme du fermier. Ce n'est qu'une servante, une pauvre domestique de ferme, une femme à tout faire.

Héraldine Lecours est une orpheline issue de parents métis. Son père, canadien de la province de Québec, venu dans sa jeunesse au Manitoba pour s'établir, avait épousé à Winnipeg une métisse. Unique enfant de ce mariage, elle avait été placée dès l'âge de dix ans dans un pensionnat où elle avait reçu une sérieuse éducation. À dix-huit ans elle perdait son père, à vingt

ans, sa mère, et la jeune fille, sans argent, sans bien aucun, se fit institutrice pour subvenir à son existence. Durant huit ans elle fit la classe aux petits enfants de sa race. Malgré les statuts scolaires qui prohibaient l'enseignement de la langue française, elle apprit à ses petits l'histoire de leur pays et ne cessa de les instruire dans leur langue maternelle, ne consacrant à la langue anglaise que peu de temps. À diverses reprises des inspecteurs d'écoles lui donnèrent des avertissements sérieux ; elle n'y prit garde. Enfin, elle fut menacée de destitution. C'est alors qu'elle répondit fièrement :

— C'est à des petits canadiens-français que je fais la classe, et non à des sauvages !

Elle fut destituée.

Alors, ne connaissant aucun métier, n'ayant personne pour s'occuper d'elle, nul à qui se recommander et qui pût lui trouver un travail selon son éducation, elle se fit servante.

Le fermier MacSon, veuf depuis quelques mois, la prit à son service pour le soin du ménage et la surveillance des deux enfants, Joubert et France.

Héraldine Lecours avait, pour dire, adopté les enfants de MacSon, elle venait de commencer leur éducation comme si tous deux eussent été ses propres enfants. De jour en jour son attachement à Joubert et France MacSon avait grandi, et sa tendresse d'amie était devenue bien vite une tendresse de mère.

Les deux petits sentaient qu'ils avaient retrouvé une maman, et, heureux, confiants, se jetaient dans les bras de cette étrangère à laquelle ils murmuraient, dans un sourire d'ange, sous les baisers ardents de cette mère nouvelle ;

— Didine !

— Maman Didine !



## IV

Après avoir serré les deux petits dans ses bras, Héraldine les conduisit à la table, les installa chacun devant une assiette remplie de gruau, et dit ;

— Soyez bien sages, petits, pendant que je vais traire les vaches ; n'est-ce pas ?

— Oui, Didine, nous serons bien sages.

Et les deux bambins se mirent à manger avec cet appétit que donne l'air vivifiant et pur du matin.

Au moment où Héraldine allait sortir pour se rendre à l'étable, le fermier entra.

Son regard dur et dédaigneux pesa sur la servante, et il dit sur un ton rogne ;

— Faut-il te mener à tes vaches à coups de pied, Métisse ?

Elle, sans mot dire, tête basse, sortit.

MacSon jeta sur une chaise son chapeau, et sans paraître voir les deux enfants qui avaient jeté sur leur père un regard furtif et apeuré, traversa la cuisine, pénétra dans un passage au bout duquel un escalier étroit montait à l'étage supérieur. Là, il s'arrêta et appela rudement :

— Esther !

Une voix d'en haut répondit :

— Oui, papa.

— Descends déjeuner ! commanda le fermier d'une voix moins dure cette fois.

— Je descends dans la minute, répondit la même voix.

Le fermier revint dans la cuisine, se mit à table, regarda avec indifférence ses deux enfants qui, silencieux et craintifs, mangeaient lentement leur gruau, et attendit.

Peu après une jeune fille parut.

Elle s'arrêta dans la porte de la cuisine et, avec un faible sourire aux deux enfants, elle prononça dans un français pétri de l'accent britannique :

— Bonjour, Joubert ! Bonjour, France !

— Bonjour, Esther ! répondirent en chœur les deux bambins.

Cette jeune fille apparaissait dans une mise négligée. À sa robe endossée de travers, mal agrafée, à voir les lacets de ses souliers traîner sur le plancher, avec des cheveux très roux en désordre, ses yeux bleu de ciel sans éclat et bouffis de sommeil, son teint mat piqué légèrement de grains de rousseur qu'une ablution d'eau froide n'a pas vivifié, on devine qu'au sortir du lit elle n'a pas accordé la moindre peine à une toilette du matin.

À l'apparition de cette jeune fille le fermier parvint à esquisser de ses grosses lèvres un maigre sourire et dit :

— Esther, je t'attendais pour déjeuner.

La jeune fille, sans hâte, avec une démarche lourde et nonchalante, se mit à servir son père de mets préparés par la

servante et laissés sur le poêle. À son tour elle s'assit à table, et le repas se poursuivit dans un silence complet.

La figure froide, morose et antipathique du fermier semblait refroidir, non seulement les tempéraments les plus chauds, mais les aliments également. On eût juré que la présence de cet homme figeait êtres et choses. À son apparition, le sourire ébauché s'éclipsait, l'œillade jetée s'arrêtait à mi-chemin, la parole commencée s'éteignait... tout devenait d'une immobilité de statue, tout se taisait comme une tombe lugubre.

Vers la fin du repas, Héraldine revint de l'étable apportant deux seaux de lait chaud. Elle posa l'un des seaux sur une petite table disposée près d'une écrémeuse. Elle voulut mettre l'autre à côté, mais le seau heurta le rebord de la table et la servante l'échappa. La chute du seau fit un bruit fort et le lait se répandit en rivière sur le plancher.

Furieux, le fermier se leva de table brusquement et dit avec un juron grossier :

— Est-ce ainsi, Métisse du diable, que tu fais le beurre ?

Il leva une grosse main pour la frapper.

Héraldine recula, tremblante, les yeux démesurément agrandis, regardant MacSon avec une sorte d'étonnement douloureux.

Dans la minute de silence qui pesa sur cette scène, une voix jeune, claire, résonna sur un ton d'autorité :

— Toi, fais pas bobo à Didine !...

Les yeux surpris et terribles de MacSon se posèrent sur le petit Joubert qui venait de prononcer ces paroles ; et, chose

curieuse, les regards sombres du colosse pâlirent devant les regards défiants du gamin.

Mais déjà MacSon partait d'un grand éclat de rire... un rire strident, qui grinçait, un rire effrayant par la colère et la menace qu'il exhalait. Et ce rire s'étouffa soudain, aussi vite qu'il avait éclaté. Le fermier avait retrouvé sa face dure, et reportant ses regards chargés d'éclairs sur la servante, il demanda d'une voix concentrée, de rage toute tremblante :

— Ah ! c'est ainsi que tu élèves mes enfants, toi ? Réponds. Métisse maudite !

Redoutable, il s'avavançait vers la fragile créature qui reculait encore.

Esther se leva vivement et intervint :

— Vous voyez bien, papa, que c'est un accident ; Héraldine ne l'a pas fait exprès !

La jeune fille avait prononcé ces paroles en anglais.

MacSon sourit, sa physionomie parut s'éclairer, et il se mit à rire bénévolement.

— C'est bon, Métisse, fit-il en ricanant, c'est un accident. N'en parlons plus.

Il se mit à siffler un air de chasse écossais et sortit.





# V

Qu'on nous permette ici une légère digression qui, en même temps sera une note explicative pour l'intelligence sûre des faits et événements qui composent ce récit.

. . . . .

Quelques mois avant que Louis Riel établît son gouvernement provisoire du Manitoba, un fils de la vieille Écosse — rugueux montagnard — arrivait au pays avec l'espoir d'y faire une fortune facile et rapide.

L'insurrection des Territoires du Nord-Ouest donnait, à ce moment, fort à penser aux autorités dirigeantes du Canada. La Puissante Compagnie de la Baie d'Hudson venait de céder au gouvernement Impérial de la Grande-Bretagne ses immenses territoires du Nord-Amérique. La cession avait été consentie moyennant argent, concessions de terres, reconnaissance de certains droits et privilèges à la Compagnie. D'après les conventions stipulées et arrêtées, les colons établis depuis nombre d'années — pour la plupart métis français — dans cette partie des Territoires qui, un peu plus tard, allait devenir la province du Manitoba, se voyaient menacés de perdre les terres que, par un dur et long labeur, ils avaient défrichées et fertilisées. Par la transaction accomplie ces terres, en effet,

devenaient domaine du gouvernement fédéral du Canada, et elles étaient susceptibles de distribution parmi les colons étrangers qui en demanderaient un droit de propriété. Une foule d'Anglais de l'Ontario et d'Écosse jetaient depuis longtemps un œil d'envie sur ces beaux et fertiles champs. La haine des Orangistes écossais contre ces colons catholiques de descendance française avait déjà enfanté de sourdes hostilités. On voulait chasser ces vigoureux défricheurs et les faire reculer plus au nord vers les terrains largement boisés et incultes. Comme on avait chassé l'indigène de sa bourgade et de son wigwam, de même on désirait éloigner le Métis. Et l'on oubliait... oui, on oubliait que ces braves Métis, depuis leur prodigieuse croissance, avaient été constamment et inlassablement une barrière solide, immuable, contre certaines bandes d'Indiens envahisseurs. Furieux d'avoir été chassés par les blancs, très vindicatifs, ces Indiens, très souvent, sortaient de leurs bois du nord, prenaient la route des provinces de l'Est faisant retentir leurs chants de guerre et leurs cris de mort ; ils allaient franchir des distances énormes, traverser le Haut-Canada et le Bas-Canada, semer partout les sanguinaires déprédations. Les populations anglaises et françaises de l'Est canadien tremblaient. Mais les Métis étaient là... tout en protégeant leur pays contre ces sauvages rancuniers, ils opposaient une digue formidable au flot terrible qu'ils rejetaient ensuite vers le nord. Et combien de fois ces mêmes hommes courageux firent œuvre d'endiguement ?... Leurs services incalculables et si méritoires étaient du jour au lendemain ignorés, une main indigne faisait claquer le fouet sur leurs têtes, une imprécation leur était jetée, la force étrangère et barbare allait les rejeter parmi ces mêmes

sauvages du nord qu'ils avaient si longtemps contenus contre les ingrats.

C'est à cet instant qu'on vit ces sublimes chefs métis, Riel, Lépine, Dumont, d'autres encore, se dresser pour protester contre l'empiètement et pour défendre leur patrimoine et leurs foyers : c'était leur juste droit !

Notre montagnard écossais était arrivé au moment où l'on faisait l'enrôlement de volontaires pour aller mettre des halles sous la peau des Métis. Sans métier, sans travail, sans argent pour acquérir une ferme, cet écossais, du nom de MacSon, s'enrôla dans l'armée du général Middleton. Au contact de camarades et de compatriotes envieux, fanatiques, plus sauvages que les Sauvages d'Amérique, ce MacSon se nourrit d'une haine féroce, et ce fut avec une joie immonde qu'il tua, égorgea, se vautra dans le sang de victimes sans défense. Il acquit même une certaine renommée, dans cette armée d'assassins : on l'avait surnommé, ce dont il se glorifiait, le Bourreau MacSon ou MacSon l'égorgeur ! La rébellion étouffée, MacSon réussit, à cause de ses services, à se faire céder une ferme dont le propriétaire métis fut chassé comme un chien.

Maître d'un bien si honorablement gagné, le Bourreau écossais fit venir sa femme d'Écosse ainsi que son fils unique, Malcom, jeune homme de 18 à 20 ans, robuste, et de carrure redoutable déjà.

Deux ans après ses « glorieux exploits », c'est-à-dire en l'année 1887, l'Égorgeur, terrassé soudainement par une maladie inconnue et mystérieuse, rendit son âme au diable.

Son fils Malcom MacSon, hérita du bien du Bourreau Écossais, comme il avait déjà hérité de sa haine contre le français et le catholique. Mais à l'égard du métis, que l'on considérait comme de race très inférieure, la haine était plutôt faite de mépris. Tuer un métis, c'était tuer un sauvage, c'était tuer un chien ! Dans l'esprit de ces étrangers venus d'Angleterre ou d'Écosse, ces colons paisibles et travailleurs de la Rivière Rouge, ne faisaient pas partie de la race humaine. Il ne serait même pas téméraire d'ajouter que beaucoup d'Anglais de l'Ontario pensaient de même à cet époque. Et chose curieuse à noter : nos Anglo-Saxons du Canada et d'Angleterre, qui se targuaient tant et tant de culture et de civilisation, usaient des mêmes procédés et tactiques que les Anglo-Saxons des États-Unis avaient employés auprès de leurs nègres et mulâtres ! des Métis ils voulaient faire une immense cohorte d'esclaves ! Malheureusement, parmi ces Métis il s'en est trouvé quelques-uns qu'on parvint à anglomaniser. À ceux-là on daigna faire petite attention sur le coup, mais ce fut pour mieux les mépriser plus tard. Renégats, ils disparurent bientôt du souvenir d'une race trop franchement canadienne, trop française, trop catholique pour se laisser anglober : la race métisse devait conserver intacte sa foi religieuse, entier son groupement ethnique. N'avait-elle pas eu, d'ailleurs, le meilleur exemple en 1837-38 des Canadiens de la province de Québec ? La race métisse revendiqua donc ses droits et les défendit courageusement. Cet acte de noblesse excita encore la haine et la férocité. Le chef principal de la race métisse, Louis Riel, fut jeté à l'échafaud pour expier, martyr, l'affreux crime d'avoir soutenu et défendu des principes de liberté et de nationalisme.



La ferme de MacSon se trouvait située dans un arrondissement mi-anglais et mi-français. Ses premiers voisins étaient des fermiers de langue française et de foi catholique. Sans que cet entourage immédiat ne diminuât en rien ses sentiments antipathiques et haineux, il s'aperçut un jour qu'il parlait, par extraordinaire, la langue de ses voisins. Certes, cela s'était fait à son insu et par un voisinage fréquent dont il ne s'était pas défié. Oui. MacSon parlait la langue d'une race qu'il exécrait tant !

À cette époque de notre récit, Malcom MacSon approchait la cinquantaine. Avec ses six pieds de hauteur, son encolure de bœuf, sa force herculéenne dont il aimait à se glorifier et à faire montre, l'Écossais présentait un colosse redoutable. Aussi craignait-on de lui marcher sur les pieds. On connaissait son caractère bouillant, sa colère prompte, ses coups formidables, et on le respectait. Sa tête, à elle seule suffisait pour inspirer la peur. Un crâne planté de cheveux roux, courts, rudes ; le front bas, toujours plissé ; des petits yeux bleus, sournois, méchants, à demi cachés sous des sourcils broussailleux ; des joues couleur de brique, très gonflées ; un nez long, gros, rouge ; de fortes moustaches rousses aux pointes très longues et très tombantes sur une bouche aux lèvres épaisses. Face dure, toujours fermée, rarement réjouie par un sourire de bonhomie. Il ne souriait ou riait que dans la plus forte colère ; cette colère alors devenait dangereuse. Opposément au Russe aux colères blanches MacSon avait des colères rouges... des colères rieuses.